

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 29 juillet 1905

**Discours prononcé par M. Paul VIDAL de LA BLACHE,
Professeur à la Faculté de Lettres de l'Académie de Paris**

Mes chers Amis,

Je me rappellerai toujours avec plaisir l'impression que j'éprouvai, il y a quelques semaines, en visitant pour la première fois les cours, les galeries, les aménagements de ce lycée. Une physionomie avenante respire dans cette maison. Les lycées d'autrefois évoquent pour vos aînés le souvenir de maîtres dont quelques-uns étaient la bienveillance et la bonté mêmes : mais il faut convenir que l'aspect de ces vieilles maisons était plutôt sévère, presque rébarbatif. Je vous félicite, jeunes gens, qui jouissez ici d'une installation en harmonie avec l'esprit dont s'inspirent vos maîtres. Je suis reconnaissant à M. le Proviseur, mon excellent ami, de m'avoir introduit, à l'occasion de cette séance, dans l'établissement qu'il dirige et qu'il aime, et où son autorité bienveillante s'exerce comme elle le faisait autrefois dans la maison de la rue d'Ulm, que nous habitons ensemble, et qu'illustraient alors de leur présence Fustel de Coulanges et Pasteur.

Un de vos maîtres vous montrait tout à l'heure, en excellents termes, ce que vaut dans l'éducation et dans la vie, l'esprit d'initiative. Combien il avait raison ! Je m'écarterai à peine en vérité du sujet qu'il a traité ; car ce que je voudrais vous suggérer à mon tour, c'est aussi un conseil d'initiative, un moyen de former en vous un jugement personnel. Vous allez quitter pour quelque temps le lycée : saisissez toutes les occasions qui vous seront offertes d'observer le sol, les lieux, les contrées dans lesquelles la chance d'un séjour ou d'une excursion vous amènera. Si les vacances vous conduisent hors des villes, ce que je souhaite vivement, profitez-en pour essayer de connaître le coin de la terre où vous serez, d'en saisir l'originalité, de vous accoutumer par là à la vue directe des choses, de ces réalités qui ne frappent point l'attention parce que l'habitude nous les a rendues indifférentes, mais qui méritent, croyez-le, l'attention et la réflexion.

Essayez en un mot d'étudier dans un morceau de la France, la France elle-même. Vos maîtres vous enseignent ici les faits historiques que ce nom résume, les destinées et les vicissitudes qu'il rappelle ; ils vous montrent dans nos poètes, nos orateurs, nos philosophes, l'expression immortelle et le tour particulier du génie français. Mais la France n'est pas seulement une personne morale qui a semé des idées, répandu des œuvres, influé ainsi sur la marche de l'humanité. C'est une réalité matérielle et sensible, une partie de la terre où de père en fils, nous vivons, nous agissons et nous mourons. Son contact, son aspect éveillent des impressions et des images, dans lesquelles s'incarne et prend forme l'idée de patrie.

Que vous alliez à l'Est, à l'Ouest, au Nord ou au Sud, ce pays vous ménage des spectacles plains d'enseignement : ici des plaines intéressantes par leur variété, et au loin comme un grave souvenir, les cimes vertes des Vosges ; là des côtes que la mer caresse ou qu'elle tourmente ; au nord d'opulentes campagnes siège d'une richesse précoce ; ailleurs des

montagnes qui témoignent d'éruptions volcaniques récentes et enfin des chaînes dentelées dont les cimes neigeuses exercent une fascination sur les alpinistes. Et partout circulent des rivières dont chacune a sa physionomie ; partout se combinent dans une heureuse harmonie les formes du sol les plus diverses, plaines, collines, vallées et montagnes. Observez ces formes. Armés de cet utile instrument qu'on appelle la carte d'Etat-Major, et qui est aujourd'hui à la portée de tous, exercez-vous à suivre à la fois dans la réalité et sur la carte les contours et les linéaments du sol.

Ceci est comme le canevas que la nature a tracé. Voilà maintenant deux ou trois mille ans que les hommes devenus plus nombreux dans cette contrée, l'ont adaptée, à la force de travail accumulé, à leurs besoins, à leurs goûts, à leur psychologie. Ainsi ces campagnes ont été fertilisées, assainies ; l'homme a propagé des plantes et des animaux utiles ; il a construit des routes, des villes. Chaque génération a hérité du travail des précédentes. Il y a bien eu des péripéties, des malheurs ; mais l'œuvre interrompue a été reprise. Il s'est formé peu à peu comme un contrat entre le sol et le peuple. Quelque chose de l'un est passé dans l'autre.

Voyez comment s'ordonnent sur les flancs de ces côteaux les champs, les vergers et les bois ; chaque chose à la place que lui assigne l'orientation ou la nature du sol. Rendez-vous compte des raisons qu'ont eues les hommes de se grouper et de s'établir sur certains points ; ici à cause d'une source, ailleurs à cause d'un gué ; séduits ailleurs par un site défensif ou avantageux. En tout cela se montre une adaptation. La contrée a certainement agi sur les hommes ; mais ceux-ci à leur tour lui ont imprimé par leur travail séculaire une marque qui désormais reste indélébile et la distingue de toute autre.

Si, préoccupés de la raison des choses, vous observez la contrée, le désir vous viendra sans doute d'en mieux connaître les habitants. Interrogez-les ; ou plutôt, car ils ne vous répondraient peut-être pas, écoutez-les. Ils connaissent le pays qu'ils habitent ; ils prisent les qualités de son terroir et savent en quoi il se distingue des pays voisins. Ils n'apprécient pas leur pays de la même manière que le feraient peut-être les gens des villes, pour le pittoresque, les monuments ; mais leur manière à eux n'est dépourvue ni de signification ni de justesse. Ils apprécient dans la terre de France le tribut qu'elle ne se lasse pas d'apporter à ceux qui ne lui marchandent pas leur travail.

Vous vous habituerez ainsi à exercer votre jugement sur les hommes et sur les choses. Les facilités de la vie moderne, parfois même les exigences des carrières que vous aurez choisies, vous ménageront quelque jour l'occasion de faire des voyages, peut-être lointains. Rares deviennent de nos jours ceux auxquels s'appliqueraient les vers du poète, qui, dit-il :

Attendez des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon ;
Et, comme l'arbre vert qui de loin la domine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison.

Je ne saurais vous souhaiter de prendre racine, fût-ce au seuil du foyer paternel. Cette mobilité plus grande sera un bien, elle enrichira votre esprit, si toutefois vous savez voyager. C'est un art qu'il ne sera jamais trop tôt d'apprendre, et que vous apprendrez en vous familiarisant avec votre propre pays. Se connaître entre Français, citadins et ruraux, bourgeois, ouvriers et paysans, ne serait-ce pas l'idéal auquel nous devrions tendre tous ? Chercher à se connaître

entre hommes, entre membres surtout des grandes sociétés civilisées, ne serait pas moins utile. Or croyez bien que ce sont ceux qui n'ont rien vu ni rien observé chez eux, qui lorsqu'un regrettable hasard les transporte à l'étranger, scandalisent ceux qui les entendent par la légèreté de leurs critiques et la présomption de leurs jugements. Incapables d'entrer dans les sentiments d'autrui, étrangers à toute habitude d'observation objective, comment auraient-ils acquis cet esprit d'équité qui préserve de l'engouement et du dénigrement, deux défauts également haïssables ?

C'est pourquoi je vous convie, mes jeunes amis, à ouvrir les yeux sur cette terre de France ? C'est un grand et beau livre que vous vous exercerez à déchiffrer, en attendant que vous parveniez à le lire. Vous amasserez ainsi un trésor d'impressions. Elles se réveilleront plus tard à l'occasion de vos lectures ou de vos voyages ; et dès-à-présent même lorsque, rentrés au lycée, vous retrouverez vos livres, elles en ranimeront parfois les pages par le choc inattendu d'un souvenir, d'une image qui surgira tout-à-coup des replis de la mémoire où vous ne la saviez pas vous-même enfouie.

Mais cette terre maternelle nous réserve à tous une leçon plus haute. Si elle est devenue un domaine où la vie est douce, où peuvent harmonieusement fleurir les œuvres de la civilisation, ce n'est pas seulement parce que la nature s'y était montrée généreuse, mais aussi parce qu'une longue série de générations passées se sont ingénérées à l'améliorer, à l'humaniser. Leur effort s'est incorporé à la contrée. Elle représente une somme incalculable de travail, de capitaux, d'intelligence et d'énergies. Tel est le muet langage que nous parlent ces riches campagnes, ces riantes collines, ces belles vallées. Il y a sur la terre des contrées qui portent les stigmates de la désolation et de la ruine ; on a peine à comprendre, en les voyant, que de grandes civilisations aient pu jamais y fleurir. Il n'en est point ainsi de notre Pays. Mais d'autant plus fortement il nous enseigne le devoir de solidarité envers les générations dont nous avons reçu cet héritage intact, incessamment accru. C'est un dépôt que nos pères nous ont confié ; nous ne sommes que des dépositaires. Dans les instants qui nous ont été départis pour en jouir à notre tour, nous sommes, entre ceux qui nous ont précédés et ceux qui nous suivront, comme les coureurs qui, dans le jeu antique, se passaient le flambeau de main en main :

« Et quasi cursoes vitaï lampada tradunt. »

Paul VIDAL de la BLACHE

(1845-1918)

Géographe

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure

Agrégé d'histoire et géographie (1866)

Membre de l'Ecole française d'Athènes

Professeur à la Sorbonne (1898-1909)

Fondateur des Annales de Géographie (1891)

Auteur (en 1894) de l'Atlas d'Histoire et de Géographie

Auteur (en 1903) du Tableau de la géographie de la France

